

## AU-DELÀ DES FATALITÉS

Il est 2 heures du matin. Dans trois heures, j'ai rendez-vous à l'aéroport Pierre-Elliott-Trudeau de Montréal avec les membres de mon équipe et nos proches en vue du grand départ. Je suis assis dans le salon de mon appartement montréalais, mes deux sacs de voyage à mes pieds. Je devrais être en train d'essayer d'évaluer comment je pourrais voyager le plus léger possible pendant les onze prochaines semaines, faire du ménage dans mes valises, mais tout ce à quoi je pense, c'est à KinaMoon, qui dort dans la chambre d'à côté.

J'ouvre sa porte doucement. Je m'appuie contre le cadre, je la regarde pendant de longues minutes et réalise que mon esprit est obsédé par une pensée qui fait mal : j'ai le sentiment de l'abandonner. Ma fille.

Je tente de faire taire ma culpabilité et de me convaincre que mon absence aura du bon pour elle également : elle va apprendre à se responsabiliser, à s'organiser davantage, à être plus forte. Je me dis même que nous entreprenons en douceur la transition vers le jour où le cordon qui nous lie depuis seize ans sera coupé. Mais au fond de moi, je sais que

le mot « douceur » est une illusion. Je suis un père de famille monoparentale qui s'engage dans cinq traversées dans des eaux glaciales, polluées, chaotiques et remplies de prédateurs, et pour la première fois depuis des mois, j'ai peur. De ne plus jamais la revoir. De la regarder dormir pour la dernière fois...

Même si j'ai toujours été conscient des dangers, j'avais rangé les renseignements sur les risques dans un coin obscur de ma mémoire. Je préférais ne pas trop y penser.

À présent, avec ma fille sous les yeux, je n'ai plus aucun contrôle sur mes pensées. Sans trop savoir pourquoi, je revois la scène de sa naissance : le plus beau jour de ma vie ! Il était 6 h 31, le 26 avril 2000, et son premier contact, c'est avec moi qu'elle l'a eu. Depuis cet instant, un lien particulier, puissant, s'est développé entre nous.

Aujourd'hui, seize ans plus tard, je l'observe. Je la trouve belle. Je ressens une grande fierté en constatant ce qu'elle devient et la relation que nous avons. Je pleure un peu. Et je suis obligé d'accepter cette idée : dans quelques heures, je mettrai des milliers de kilomètres entre ma fille et moi.

Inévitablement, ça me fait penser à ma relation avec mes propres parents.

C'est mon père, Normand, qui avait annoncé à ma mère qu'elle était enceinte. C'était lui qui s'était chargé d'aller faire faire le test de grossesse. On était en 1971, la religion catholique était encore très influente. Mon père avait 20 ans, ma mère 17, et ils n'étaient pas mariés.

Mon père jouait au hockey et rêvait de la Ligue nationale ; il était rapide sur ses patins et comptait

des buts avec le charisme d'une star. Ma mère, elle, était étudiante et rêvait de devenir une grande artiste. Elle avait du talent et avait déjà gagné plusieurs concours amateurs.

— Tu es enceinte, Henriette! Ça va être un garçon et on va l'appeler Junior, Normand Junior! Il va devenir un joueur de hockey et il va jouer dans la Ligue nationale.

Je commençais à peine à flotter dans le ventre de ma mère que ma destinée semblait déjà programmée. Un jour, j'allais porter le rêve de mon père, en être sa continuité, sa période de prolongation. Mon père avait tout prévu. Et pourtant...



MERCREDI 24 AOÛT (JOUR 1)

Durant le vol entre Montréal et Vancouver, première escale d'une longue série, je me sens étrangement nostalgique. Comme si les premiers pas de notre expédition étaient, au fond, le début de la fin. Je prends conscience que la longue période de préparation et d'entraînement fait bel et bien partie du passé. Après presque deux ans à planifier mon odyssée, j'ai finalement les deux pieds dans la réalité dont j'ai tant rêvé.

Par l'interphone, le pilote de l'avion fait une annonce aux passagers : « Mesdames et messieurs, nous sommes très heureux d'avoir à bord Normand Piché et son équipe. Normand va tenter de relier les cinq continents à la nage... » Je souris par réflexe, mais en dedans, la panique s'empare

de moi. Je n'entends plus ce qu'il dit. Les mots se brouillent dans ma tête. Le pilote refait l'annonce en anglais, et je m'affole encore plus. Puis j'entends les applaudissements des passagers. Je n'ai qu'une seule envie : m'enfuir en courant. Mais c'est impossible : nous sommes à des milliers de pieds d'altitude ! Je ne peux plus reculer. Je comprends à cet instant précis que le processus que je viens de conclure était monumental, mais qu'il n'était RIEN, comparé à ce qui vient. Le véritable défi commence maintenant.

Rongé par le doute, je pense soudainement au guide qui nous attend à Wales, en Alaska. Ces derniers temps, les communications avec lui étaient bizarres. Ça m'inquiète.

Notre première escale a lieu à Vancouver. Nous nous rendrons ensuite à Anchorage, puis à Kotzebue, à 53 kilomètres du cercle polaire arctique, et enfin, à Nome, un village de 3 500 âmes à l'extrême ouest de l'Alaska.

À Anchorage, j'apprends qu'un de nos sacs n'a pas fait le voyage. Comble de malchance, c'est le mien, avec tout mon matériel de natation, y compris mon *wet suit*, mes gants, mes bas et mon casque en néoprène, indispensables pour affronter les eaux glaciales du détroit de Béring.

Bien que déstabilisante, la situation ne m'inquiète pas trop, surtout depuis que nous avons rencontré Denise, la représentante d'Air Canada. Visiblement touchée par le caractère unique de notre expédition, elle nous assure qu'elle va prendre les choses en main pour que je puisse récupérer mon sac à Nome, dernier arrêt avant de nous enfoncer

dans les profondeurs de l'Alaska pour rejoindre la petite communauté de Wales. Je suis témoin pour la première fois de l'effet mobilisateur de l'expédition sur les gens que nous rencontrons.

Nous atterrissons enfin à Nome à 19 h 43. En 1909, 20 000 personnes y vivaient. Il ne reste plus aujourd'hui que 3 500 habitants dans ce qui a déjà été la plus grande ville de l'Alaska. Alors que nous nous dirigeons vers le Polaris Hotel and Liquor, j'ai l'impression de me trouver dans un village du Far West tout droit tiré des vieux films de cow-boys de mon enfance. En fait, plus nous avançons vers notre destination finale, plus j'ai l'impression de reculer dans le temps. Je pense à tous les chercheurs d'or qui ont afflué à Nome plus d'un siècle plus tôt dans l'espoir d'améliorer leur vie. Ma quête est tout autre, mais je sais qu'elle changera aussi ma vie.

#### JEUDI 25 AOÛT (JOUR 2)

De Nome, nous devons prendre un vol vers Wales, un village de 145 habitants établi sur la pointe située à l'extrémité nord-ouest de tout le continent nord-américain. Andy sera notre pilote. Il a la mi-vingtaine, tout au plus. Notre avion est minuscule : un bimoteur à hélices servant surtout au ravitaillement des villages les plus reculés. Je prends place à l'avant, à côté d'Andy ; j'ai l'impression d'être son copilote.

L'avion s'engage sur la piste de décollage, les moteurs rugissent. Je suis vraiment excité, j'ai

l'impression que c'est le moment où l'expédition démarre pour de vrai. À cet instant, le mot « aventure » prend tout son sens : nous partons vers le bout du monde.

Je lève les mains vers le ciel et, à haute voix, je parle à ma fille comme si elle était présente : « Salut, KinaMoon, je t'aime à l'infini ! »

C'est parti, nous avons décollé ! Nous ne touchons plus le sol et c'est ainsi que je me sens : je flotte.

Du haut des airs, je contemple un paysage comme je n'en ai jamais vu. À ma droite, des étendues de terre grise, de minuscules routes à peine visibles, quelques maisons ici et là, les sommets de plusieurs montagnes imposantes. À ma gauche, la mer de Béring, qui s'étend à perte de vue. L'immensité déployée devant nous me renvoie le caractère tout aussi immense du projet dans lequel je me suis embarqué. Mes yeux ne s'ouvrent pas assez grand pour emmagasiner toute la splendeur qui m'entoure.

Au détour d'un pic montagneux, j'aperçois le petit village de Wales, perdu dans l'immensité de l'Alaska, presque irréel. Nous atterrissons sur une piste de gravier, sans lumières de sûreté, sans asphalte, sans aéroport. Rien d'autre qu'un hangar qui me semble à peine plus gros qu'un cabanon de jardin. Toute l'équipe est soufflée par le vol. Mais aussitôt descendus de l'avion, nous déchantons.

Où se trouve notre guide ? Celui-ci devait nous assurer un transit sécuritaire jusqu'à l'île de la Petite Diomède, le point de départ de la première traversée. Mon équipe et moi sommes

plutôt accueillis par un immense champ de solitude, balayé par des bourrasques si intenses que j'ai l'impression d'être un épouvantail en perte d'équilibre. Puis un autre constat s'abat sur moi : je n'ai toujours pas mon sac de voyage.

Nous saluons Andy avant que l'avion fasse demi-tour sur la piste pour retourner dans le ciel de l'Alaska. Nous n'aurons pas été seuls très longtemps ; aussitôt, un VTT se profile au loin. J'y discerne une femme accompagnée d'un enfant d'environ 3 ans assis entre ses jambes. Un second VTT le suit, tirant une remorque. Cette fois, c'est un homme qui le conduit. Mathieu se dirige vers lui pour voir s'il s'agit de notre guide, mais l'homme nous apostrophe bien avant qu'il l'ait rejoint :

— Où allez-vous ?

De toute évidence, ce n'est pas notre guide.

— Nous cherchons Amos, lui répond Mathieu.

— Embarquez dans ma remorque avec vos sacs, je vais vous conduire à l'école.

Sur la route de gravier et de terre battue, nous croisons quelques éoliennes trônant au centre d'un vaste champ d'herbes jaunies. Ici, il fait 10 °C, l'automne est déjà installé. Juste avant d'entrer dans le village, notre taxi-quad prend la direction de la plage, que nous remontons jusqu'à l'école, l'un des trois bâtiments modernes de Wales, avec le centre communautaire et l'usine d'épuration des eaux. Le reste du village consiste en de modestes maisons de bois dispersées çà et là le long du rivage.

C'est à l'école que nous séjournons. Tous les soirs, nous gonflons des matelas et nous répartissons dans deux locaux. Au matin, nous rangerons

nos effets pour laisser la place à une quarantaine d'élèves et à leurs enseignants.

Roxy, la directrice, et quelques enfants nous y accueillent avec enthousiasme, heureux du divertissement occasionné par notre arrivée. Une heure plus tard, Amos apparaît enfin, la mine moins réjouie.

Après les présentations, nous écoutons ses explications sur la météo changeante de la région, l'intensité des courants marins et la complexité du trajet pour nous rendre dans le secteur où aura lieu le départ de la première traversée : la Petite Diomède, une île américaine de quelque 110 habitants, voisine de la Grande Diomède, une base militaire russe inaccessible où vivent une trentaine de personnes. Ces deux îles sont situées au centre du détroit de Béring, entre la Sibérie et l'Alaska. À mi-chemin entre elles se trouve la ligne de changement de date, qui sépare l'Asie et l'Amérique.

Puis Amos s'excuse pour son absence à notre arrivée... et nous informe d'un imprévu qui doit l'occuper jusqu'à la fin de la journée.

Il n'est pas question de se tourner les pouces en attendant son retour. Nous invitons tous les élèves dans le gymnase afin de faire connaissance et de leur expliquer les motifs de notre présence et les détails de l'expédition sous la forme d'une mini-conférence improvisée que j'anime avec Anastasia.

En terminant, j'invite les jeunes à écrire leurs grands rêves sur un papier pour que je puisse les mettre dans ma bouée et les faire voyager autour du monde.

Plus tard, en soirée, Amos nous retrouve à l'école. Il nous raconte que les populations des



deux îles Diomède avaient jadis l'habitude de se visiter durant l'hiver, grâce à la glace reliant les deux îles. Malheureusement, quand la guerre froide a commencé, les habitants des deux îles, qui formaient en réalité une seule grande communauté, ont été séparés. Plusieurs personnes de la Petite Diomède n'ont jamais revu les membres de leur famille qui résidaient dans le secteur russe... Les relations demeurent tendues entre les deux îles, qui appartiennent à deux pays, à deux continents. Pas surprenant que l'espace qui les sépare ait été surnommé le «rideau de glace», une sombre évocation du fameux «rideau de fer», la frontière fortifiée qui séparait les États européens alliés aux Américains et ceux qui étaient sous influence soviétique.

En écoutant cette histoire, j'ai une pensée pour Sotchi, la ville russe où mon rêve est né, près de trente mois plus tôt, et je me rappelle pourquoi j'ai choisi de commencer mon tour du monde entre l'Amérique et la Russie : la traversée entre ces deux États historiquement ennemis est un symbole fort d'unité et de solidarité, deux valeurs que j'espère insuffler à mon aventure.

Comme nous n'avons toujours pas de nouvelles à propos de mon sac de voyage, je réfléchis à l'idée de faire ma traversée sans *wet suit*. Mais avant d'envisager plus sérieusement ce scénario, je dois tester les eaux. Je décide de mettre l'équipe au défi de me suivre pour une baignade dans le détroit de Béring, en me disant que c'est un bon exercice de solidarité. Sans aucune hésitation, tout le monde relève le défi.

Nous enfilons nos maillots pour nous baigner dans une eau dont la température ne dépasse pas les quatre degrés. Notre guide est tétanisé par l'idée, mais il nous suit dans cette folie. Nous courons en direction de la mer. Une fois à l'eau, j'entends un mélange de cris et de rires. Après quelques minutes, nous sortons et courons sur la plage dans toutes les directions pour nous réchauffer, sous les regards amusés des enfants et de quelques habitants. Je sens le début d'une belle complicité s'établir entre nous, notre guide et la communauté.

#### VENDREDI 26 AOÛT (JOUR 3)

Quand je me réveille, mon matelas gonflable s'est complètement vidé et je suis sur le sol, entortillé dans une mince couverture. Je n'ai presque pas dormi.

Après le déjeuner, je me rends à la piste d'atterrissage dans l'espoir que mon sac sera sur le prochain vol. En fait, nous savons qu'un avion est en route avec mon sac, mais nous ne savons pas encore s'il pourra se rendre jusqu'ici à cause des conditions météo. Anastasia et Annie-Claude m'accompagnent, alors que Mathieu et Sylvain restent à l'école pour assembler le kayak en prévision d'une première séance d'entraînement dans le détroit de Béring.

Le ciel est couvert d'un épais voile de nuages gris foncé. Après un long moment à attendre dans le champ venteux, nous entendons soudainement le bruit d'un appareil provenant du ciel,

qui s'avère être un hélicoptère. Je suis déçu, mais je garde espoir en me disant que, si l'hélicoptère a pu se rendre jusqu'ici, l'avion devrait arriver bientôt.

Quinze minutes plus tard, nous voyons apparaître un petit avion qui franchit le mur de nuages et se dirige vers la piste d'atterrissage. Je croise les doigts.

Chaque seconde me semble une éternité, mais dès que le pilote ouvre la porte et descend de l'appareil, je peux apercevoir mon sac jaune moutarde, facilement reconnaissable. Je lance un cri de soulagement bien senti. J'ai une pensée reconnaissante pour Denise, la représentante d'Air Canada, et son équipe à Anchorage.

Maintenant muni de mon équipement, je suis prêt à faire ma première vraie sortie de nage en mer. J'ai hâte de faire sa connaissance. Anastasia m'accompagnera à la nage et Sylvain, en kayak.

Le ciel est gris foncé, l'océan est tempétueux et les vagues, déchaînées. Les vents soufflent à plus de 50 kilomètres/heure, poussant des murs de brouillard qui viennent et disparaissent comme des vagues. Puisque les conditions sont hostiles, nous resterons près du rivage, prêts à regagner la terre ferme à tout moment.

Je plonge. Ça y est, je nage ! L'eau me ballote, tantôt me tirant vers le large, tantôt me propulsant vers le rivage. À mille lieues de ma zone de confort, j'éprouve pourtant un plaisir aussi intense que l'environnement dans lequel je me trouve.

J'affronte les puissantes vagues du détroit de Béring comme si je voulais le convaincre que je suis à la hauteur. Je suis prêt, j'ai accumulé un nombre

incalculable de mètres dans une piscine infinie, j'ai nagé dans une mer chaotique au Mexique et j'ai bravé des dizaines de fois les vigoureux courants du fleuve Saint-Laurent, à Montréal. Même si la mer se présente avec une hostilité apparente, la nage n'est pas un combat. J'ai l'impression que, la mer et moi, nous nous respectons mutuellement.

Anastasia se dirige vers le rivage et me somme de sortir de l'eau, par mesure de sécurité. La visibilité est désormais pratiquement nulle et ça devient sérieusement dangereux. Pourtant, j'en suis incapable ; je me sens bien dans l'eau. J'apprivoise sa puissance, composant avec ce qui se présente d'une seconde à l'autre. Je dois suivre le mouvement de la mer et m'adapter. Ici, c'est elle qui commande.

Je consens à me rapprocher du rivage, mais j'avise mon entraîneure que je ne suis pas prêt à sortir de l'eau.

Je suis maintenant seul, debout au milieu des vagues. Mes pieds touchent le sol, j'ai de l'eau jusqu'au nombril. Mes bras sont allongés de chaque côté de mon corps et je frôle la surface du bout des doigts pour garder l'équilibre.

C'est à ce moment que j'ai ma première conversation avec la mer. Je lui dis à quel point je suis heureux d'être là, combien j'ai le goût que nous soyons des amis. Qu'au-delà des autorisations gouvernementales dont nous avons besoin pour relier l'Asie à l'Amérique, c'est à elle que je demande ma plus grande permission, celle de nager dans ses eaux. Je lui parle de mes appréhensions, lui confie que je suis très frileux et que sa température me fait craindre les pires scénarios. Je lui demande de me

protéger de ses habitants – les orques, les morses, les phoques, les méduses... – et de ses courants. Je connais ses dangers, mais je ne veux pas la craindre.

Je lui parle à voix haute, comme si je m'adressais à un être humain. Mais, en réalité, je parle à quelque chose de beaucoup plus grand et puissant que moi.

Devant moi, c'est l'immensité, il n'y a que la mer et ses vagues. Soudain, un frisson glacial me traverse le corps comme un courant électrique. Ce pourrait être le froid de l'eau, mais j'ai le sentiment profond que la mer vient de me répondre à sa manière. Je ressens aussitôt un sentiment enrobant de paix, de confiance, de liberté et de détachement.

De retour à l'école, nous constatons qu'Amos n'est toujours pas revenu. Nous partons à sa recherche dans le village et tombons sur lui au détour d'une butte de sable. Il semble intoxiqué. Il nous informe néanmoins qu'il a reçu des nouvelles de la Petite Diomède et que la traversée vers l'île pourrait avoir lieu dimanche matin ; une fenêtre météo s'annonce favorable entre 6 heures et le début de l'après-midi. Résident de l'île, son frère viendra nous chercher.

SAMEDI 27 AOÛT (JOUR 4)

À voir la météo, c'est difficile de croire que nous pourrions partir demain. Dehors, le décor est apocalyptique. La mer est déjantée, le ciel est noir et le son du vent qui se fracasse par bourrasques sur le bâtiment de l'école donne des frissons. Nous

restons à l'intérieur, bien au chaud et à l'abri des intempéries.

En après-midi, nous décidons d'aller faire un entraînement dans une baie près du village, qui est reliée à l'océan par une étroite rivière d'une centaine de mètres. Là, les eaux sont beaucoup plus calmes, et je pourrai au moins nager un peu et poursuivre mon acclimatation à l'eau froide.

Anastasia m'accompagnera à la nage et Sylvain en kayak. Annie-Claude captera des images sous-marines tandis que Mathieu restera sur le rivage pour nous surveiller.

Rapidement, nous réalisons que, même au large, l'eau n'est pas assez profonde pour pouvoir y nager. De son côté, Annie-Claude se rend compte qu'il y a une infiltration d'eau dans le caisson de la caméra principale, qui pourrait être détruite. Elle retourne sur-le-champ à l'école dans l'espoir de sauver le matériel.

Anastasia, Sylvain et moi décidons d'attaquer le détroit de Béring et d'aller nager en mer. Nous devons cependant rester près du rivage car, décidément, c'est dangereux. Mathieu veille à notre sécurité depuis la plage.

Dans son kayak, Sylvain chavire à quelques reprises sous l'impact des vagues. Il se tient en retrait pour éviter de nous frapper avec son embarcation. Anastasia nage derrière moi. Je suis comblé par le moment que nous vivons tous les trois. C'est tellement intense ! Après quelques minutes à me faire brasser dans les eaux glaciales, j'ai la nausée. C'est la première fois que je vis un tel malaise en mer, mais je poursuis en me disant que mon corps va s'adapter.